

Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

**Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,**

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 15 novembre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Réception par l'empereur en audience publique, de S. Exc. le comte de Kisseleff, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur de toutes les Russies.

Nominations : de juge et de juge suppléant de la chambre des mises en accusation de la haute cour de justice et de la chambre de jugement de la même cour, pour l'année judiciaire 1856-1857; — dans la magistrature; Décret approuvant la délibération y énoncée du conseil municipal de Marseille.

Chronique locale.

Il y a soixante ans, dans un hameau des environs de Watreloos, vivait un jeune ménage, dont les horreurs de la guerre n'avaient pu altérer la félicité intérieure. Joseph L....., à la fois tisserand et cultivateur, trouvait les ressources les plus ingénieuses, pour que sa jeune femme qu'il adorait ne s'aperçût pas trop de la disette qui désolait le pays. Mais, dans les premiers jours de 1794, toute la contrée fut envahie par les troupes hanovriennes, relayées de temps en temps par les Anglais. Joseph prit les armes comme ses voisins et fut fait prisonnier dans une escarmouche aux environs de Leers, tandis que sa femme recherchait les blessés, après la sanglante bataille de Tourcoing, et recueillait dans sa pauvre demeure un jeune officier anglais, que des efforts purent rappeler à la vie. Le baronnet Edmund C..... était grièvement atteint, les soins les plus attentifs lui furent prodigués, et ce n'est qu'après trois mois de séjour qu'il put rejoindre son régiment.

De son côté, Joseph L..... avait été dirigé sur

CHEMIN DE FER DU NORD. SERVICE D'HIVER à dater du 1^{er} novembre 1856.

DE LILLE A MOUSCRON.

	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Lille... Dép.	5 »	6 45	9 30	12 15	1 15	3 30	4 40	8 05	11 »
Roubaix.	5 16	7 01	10 »	12 31	1 31	3 46	4 56	8 21	11 16
Tourcoing.	5 32	7 07	10 10	12 37	1 37	3 52	5 02	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	5 45	7 20	10 30	12 50	1 50	4 05	5 15	8 40	» »

DE MOUSCRON A LILLE

	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Mouscr. Dép.	5 »	7 45	8 25	11 30	1 30	2 20	4 50	6 55	9 »
Tourcoing.	5 15	7 55	8 45	11 40	1 45	2 30	5 »	7 15	9 10
Roubaix.	5 22	8 02	9 »	11 47	2 05	2 37	5 07	7 35	9 17
Lille... Arr.	5 40	8 20	9 25	12 05	2 30	2 55	5 25	8 »	9 35

Anvers, et ne trouva moyen de s'échapper que vers le mois d'avril 1795. Mais quel fut son chagrin, en rentrant chez lui, de remarquer de la contrainte et de la froideur, là où il croyait trouver la joie et la tendresse! La vue d'un enfant de trois mois couché dans un berceau lui révéla toute la vérité. Il comprit et pardonna. Mais le pauvre homme, privé de tout son bonheur, épuisé par les souffrances d'une pénible captivité, ne tarda pas à mourir, bénissant à sa dernière heure la petite fille dont il n'était pas le père, et précédant sa malheureuse femme de quelques années seulement.

La petite Madeleine, devenue orpheline, et élevée par des parents éloignés, fut placée comme domestique dans une maison de Tournay, où sir Edmund, après de nombreuses recherches, la retrouva en 1815, alors que devenu colonel il faisait partie de l'armée d'occupation. Depuis cette époque, elle recevait de temps en temps des preuves de la bienveillance de ce protecteur inconnu pour elle, lorsque, le mois dernier, on lui remit une dépêche qui lui an-

nonçait la mort de sir Edmund C... et la mettait en possession d'un legs de 1,200 livres sterling.

Il a été répandu des bruits absurdes à propos de l'incendie qui a eu lieu jeudi au Lycée de Lille. Beaucoup de personnes, oubliant sans doute qu'il était essentiel de ne pas effrayer les parents des nombreux élèves que renferme cet établissement, ont été assez imprudentes pour exagérer le danger.

Voici des renseignements qui sont extraits du *Journal de Lille*, et dont l'exactitude nous est confirmée par plusieurs témoins :

« Ce matin, à sept heures, un commencement d'incendie s'est déclaré au Lycée impérial dans une mansarde habitée par deux domestiques. On s'est rendu maître du feu avec l'aide des gens de la maison. Les dégâts se réduisent à peu de choses : le plancher de la mansarde a été brûlé et les plafonds de deux chambres de l'appartement du Censeur situé au-dessous, sont détruits par l'eau qu'on a jetée en abondance. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

15 NOVEMBRE 1856.

LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 15 novembre.

CHAPITRE XLVIII.

L'INTENDANT.

En quittant Paris, le Mexicain et ses compagnons s'étaient dirigés vers Nantes, où les papiers publics annonçaient qu'il se trouvait un navire, prêt à mettre à la voile pour St-Thomas. Télasco comptait ne pas manquer d'occasions dans cette île, pour les environs de Rio-Bravo; et, dût-il même fréter un bâtiment léger pour l'y conduire, il se croyait certain d'arriver à temps à Oletta.

Il passa donc encore à Orléans, non sans éprouver des sentiments doux et pénibles, puisque c'était dans cette ville qu'il avait revu Céline, peut-être pour la dernière fois; mais il ne s'y arrêta pas, car des intérêts plus pressants l'occupaient sans cesse. Il songeait à la fois à la position où se trouvait son père, aux moyens de lui procurer quelques secours plus puissants que celui de son seul courage, et parfois, la crainte d'arriver trop tard attristait encore plus

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.

son âme, redoublait son impatience et ne lui eût pas permis de prendre un seul instant de repos, si Bénégé n'eût représenté l'inutilité de faire une si grande diligence, puisque le navire qui devait les porter ne pouvait partir avant cinq ou six jours.

Malgré cette certitude, Télasco ne prolongea pas son voyage, et ils arrivèrent tous trois à Nantes assez fatigués; mais ils devaient avoir tout le temps de se reposer pendant une traversée de plusieurs semaines. Le Mexicain se rendit à bord du brick *les Trois Amis*, et prit avec le capitaine les arrangements nécessaires pour son passage et celui de ses deux compagnons. Il employa ensuite le peu de jours qu'il avait encore à demeurer à Nantes, à envoyer des ordres aux agents que son père avait à Londres, afin de presser l'envoi d'une certaine quantité de munitions de guerre, pour lesquelles des fonds avaient été faits.

Télasco eût bien désiré encore profiter de son séjour en France, pour enrôler quelques aventuriers, comme il s'en trouve toujours dans les ports maritimes; mais la crainte de se compromettre et d'apporter de nouvelles entraves à son départ lui fit renoncer à cette idée et il s'embarqua définitivement vers la fin de septembre 1815.

Le plus beau temps semblait favoriser leur voyage : un ciel pur et serein, un vent frais portant directement au sud-ouest, une mer calme, sur la surface de laquelle on voyait s'étendre au loin le sillage du vaisseau; tout se réunissait pour porter la joie dans l'âme des matelots et leur gaieté se manifestait par des jeux et des danses dont l'originalité divertissait la plupart des passagers. Parmi ceux-ci on distinguait, outre nos trois habitants d'Oletta, un

négociant français et deux commis voyageurs, qui allaient faire des achats de marchandises coloniales; un jeune homme qui, après avoir mangé son patrimoine, croyait qu'il lui suffisait de faire un voyage en Amérique pour rétablir sa fortune, et enfin toute une famille bretonne qui allait à Saint-Thomas, recueillir un héritage considérable. Cette dernière se composait de six personnes, y compris un intendant, qui, le troisième jour de la traversée, n'était pas encore sorti de sa cabine, (*) où le mal de mer le retenait bien moins que la frayeur.

Pendant, à force d'entendre chanter et danser, cet intendant commença à croire que ses craintes n'étaient pas fondées et se hasarda à sortir de son trou. La première personne qu'il rencontra fut Bénégé et la surprise pensa les renverser tous deux.

— Est-il bien possible! quoi! c'est vous, monsieur Bénégé! Comment se fait-il que je vous retrouve ici?

— Ma foi, mon cher monsieur Outrebas, je m'attendais encore bien moins à vous y rencontrer.

— Hélas! je ne sais pas encore si c'est pour un bien ou pour un mal. Vous voyez en moi un exemple bien frappant des vicissitudes humaines! J'étais né pour m'enrichir dans mon cabinet, en décomposant les quatre éléments, et me voilà exposé aux caprices du plus perfide de tous. Le moindre tourbillon de vent peut m'engloutir, moi, qui ne devais connaître que celui de mon soufflet. Enfin, le sort l'a voulu, il en arrivera ce qu'il pourra.

Un profond soupir échappé au petit chimiste,

(*) Espèce d'armoire dans laquelle se trouvent des literies et où couchent ordinairement les passagers.

Lille va prochainement s'enrichir, nous annonçait-on, d'un nouvel établissement qui servira, cette fois encore, de modèle à d'autres citées, et c'est, comme le Musée technologique, à la Société impériale des Sciences, des Arts et de l'Agriculture de Lille, que nous en serons redevables.

L'un de ses membres, M. Loiset, a proposé la création d'un Musée historique du département du Nord. La proposition a été prise en considération et une commission a été nommée pour s'en occuper. Il s'agirait de réunir les bustes, les statues, les médaillons, les portraits des hommes illustres appartenant au département à un titre quelconque : en second lieu, les tableaux des faits dont le Nord a été le théâtre. On solliciterait de M. le Ministre des copies des toiles de Versailles concernant l'histoire du pays.

Ces objets divers seraient classés dans un ordre chronologique et constitueraient un cours d'histoire locale sur les hommes et les choses.

L'idée est grandiose, elle méritait d'éclorre au sein d'une Société qui a une si large mission parmi nous et qui la remplit avec tant de zèle; ce qu'elle a réalisé nous est un garant de ce qu'elle peut faire en cette circonstance. Nous faisons des vœux pour le succès de la nouvelle entreprise. (Journal de Lille.)

Deux étrangers, fraudeurs de profession et qu'à leur accent il était très-facile de reconnaître pour des Flamands, se présentèrent jeudi soir dans un magasin d'épicerie de la frontière belge et y firent quelques achats.

Au moment où le détaillant recevait en paiement une pièce de deux francs, il conçut quelques doutes et la laissa tomber sur son comptoir de marbre; au même instant, l'un des fraudeurs s'empara de la pièce et rejoignit son compagnon qui se sauvait à toutes jambes, emportant les provisions. Toutes les recherches faites pour mettre la main sur ces hardis voleurs furent inutiles. Ils avaient sans doute regagné la frontière.

prouvait assez que sa résignation n'était pas bien sincère; Bénégé, pour le remettre, lui fit rendre un peu d'excellent vin de sa provision particulière, et lui demanda un récépissé abrégé de ce qui lui était arrivé depuis leur séparation.

— Volontiers, répondit monsieur Outrebas, aussi bien, est-il nécessaire que je vous mette au courant de ce qui me regarde, car sans cela la présence de votre maître pourrait me contrarier un peu.

— Comment cela?

— Vous allez en juger : vous savez de quelle manière je recouvrai la liberté à Paris, grâce à vos soins et aux recommandations du noble et généreux seigneur de Los Sacotécas : quand vous m'eûtes remis la petite somme dont il vous avait chargé pour moi, je songeai à l'avenir. Comme cette ressource ne pouvait me conduire bien loin, je songeai à me procurer un petit emploi. Le banquier de votre maître, à qui je m'adressai, après s'être bien assuré de mes capacités, me proposa une place d'intendant chez un petit bourgeois de Ploërmel, qui venait d'être subitement enrichi par une immense succession. C'était un coup de fortune pour moi et je n'hésitai pas à l'accepter. Pour me présenter d'une manière plus favorable, en arrivant à Ploërmel, j'usai, je vous l'avoue, d'un petit mensonge; mais je crains bien que le seigneur Télasco ne le fasse découvrir.

— Quel est ce mensonge?

— J'assurai avoir été l'intendant d'un grand seigneur mexicain, que fort heureusement je ne nommai pas. Mes services furent agréés et je me crus au comble du bonheur; mais il était écrit que je devais encore l'acheter par de nouvelles traverses. Monsieur Bournichon, mon nouveau patron, éprouvant de trop grandes difficultés à